

## Dominique Marin

### Du partenaire au *sinthome*

Avant de commencer, il me faut absolument délimiter mon propos, car le titre de mon intervention est trop ambitieux. Dans le travail de la cure, comme dans celui du cartel, il me semble que l'essentiel réside dans le chemin qui permet d'aboutir aux avancées théoriques. La lecture de l'œuvre de Lacan que je mène, comme tout un chacun depuis longtemps, s'avère toujours plus fructueuse lorsqu'elle permet de faire ressortir les éléments d'engendrement de tel ou tel concept. La notion de *sinthome* ne sera ici qu'ébauchée, je m'en tiendrai seulement à des points que j'ai considérés, à tort ou à raison, vous me le direz, comme pouvant contribuer à cerner quelques éléments de sa conception.

#### **La partenaire symptôme**

Au début du séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, Lacan rapporte avoir recueilli de la bouche même d'Ernest Jones une réflexion de Freud : « [...] quelque chose comme ceci – *Après quelque trente années d'expérience et de réflexion, il y a toujours un point sur lequel je reste sans pouvoir donner de réponse, et c'est – Was will das Weib ? Qu'est-ce que veut la femme ? – Très précisément – Qu'est-ce qu'elle désire ? – le terme will, dans cette expression, nous dit Lacan, pouvant avoir ce sens dans la langue allemande* <sup>1</sup> ».

Au moment où Lacan révèle ce mot de Freud – il s'agit d'une première –, il évoque « le contexte ibsénien de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle où mûrit la pensée de Freud <sup>2</sup> ». Il s'y réfère pour souligner les profondes déviations de la psychanalyse postfreudienne qui ont conduit à faire de l'amour un idéal de fin de cure. Il s'agit d'un idéal dans le sens où

1. J. Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 18.

2. *Ibidem*.

l'amour aurait la faculté de réduire le désir au seul désir génital dans une relation mature à l'autre sexe, c'est-à-dire parfaitement harmonieuse. Il ne faudrait pas croire que cette polémique est, depuis, réglée. La psychanalyse est toujours à réinventer, car elle est toujours appelée à dévier et notamment à ne pas savoir lire. Lacan considère que la psychanalyse postfreudienne est coupable d'avoir « amorti, étouffé, éludé les zones du problème de la sexualité vu dans la perspective de la demande féminine <sup>3</sup> », problème pourtant bel et bien présent dans l'œuvre d'Ibsen parfaitement connue de Freud. Aussi, dans la même leçon de ce séminaire, Lacan propose-t-il d'explorer les voies perverses du désir, tout en regrettant que la psychanalyse, comme érotologie, n'ait pas été seulement capable d'inventer une nouvelle perversion.

La question *Que désire la femme ?* vaut à elle seule comme objection irrévocable de l'amour idéal. Cette question sans réponse révèle qu'il n'y a pas de rapport sexuel, pour reprendre l'expression plus tardive de Lacan.

Il me semble que le trait de génie de Lacan est de ne pas avoir tenté de spécifier le désir comme féminin, de façon frontale, pour éviter le piège des postfreudiens, qui l'ont finalement réduit à la demande. C'est mon hypothèse de lecture de *L'Éthique de la psychanalyse*, même si, il faut le rappeler, Lacan est en train de préparer son congrès sur la sexualité féminine. Son choix a été d'aborder la question du désir à partir du désir côté homme, en examinant très précisément *la place de l'objet dans le désir* <sup>4</sup>, comme il s'exprime depuis son séminaire sur « Le désir et son interprétation ».

Déjà présente dans le séminaire sur *La Relation d'objet*, ce n'est qu'à partir de *L'Éthique de la psychanalyse* que Lacan entame une exploration plus systématique de la place de l'objet féminin dans le désir. Il s'appuie sur la littérature de l'amour courtois, souvent citée mais jamais encore pleinement exploitée. Lacan étant parti de la question *Que désire la femme ?*, l'objet féminin est, pour la première fois et d'une façon aussi ouverte, situé en place d'altérité. Pour

3. *Ibid.*

4. Voir, par exemple, à propos de l'amour courtois : « Si cette idée incroyable a pu venir, de mettre la femme à la place de l'être, cela ne la concerne pas en tant que femme, mais en tant qu'objet du désir » (*L'Éthique de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 254).

l'amant courtois, la dame incarne la place de l'Autre inaccessible dans le désir, soit la place de la Chose. Tel est le fruit de la critique de l'idéal d'amour dans *L'Éthique de la psychanalyse*.

Je voudrais évoquer un des points d'aboutissement de cette voie. Le 21 janvier 1975, dans le séminaire « RSI », Lacan avance : « J'ai introduit aujourd'hui, en rapport avec l'histoire des points de suspension, qu'une femme est un symptôme. Ça colle si bien à la pratique que, comme personne ne l'avait dit jusqu'à présent, j'ai cru devoir le faire. » Nous assistons encore à une première.

### **Symptôme et croyance**

Entre-temps, la théorie du symptôme se trouve profondément subvertie. La femme-symptôme touche à ce que nous devons concevoir comme une fonction essentielle : le symptôme fondamental, tout comme on parle du fantasme fondamental.

Dans sa fonction, le symptôme incarné par le corps d'une femme est ce qui permet à un homme de jouir de son inconscient. L'inverse n'est pas vrai : un homme n'est pas le symptôme d'une femme en tant que son corps lui permettrait de jouir de son inconscient. Quand un homme occupe une place privilégiée auprès d'une femme, c'est plutôt comme *ravage*, conclut Lacan.

Pour faire entendre ce qu'il est en train d'élaborer sur la fonction du symptôme qui va l'occuper deux ans, du séminaire « RSI » jusqu'au séminaire *Le Sinthome*, Lacan « recommande la lecture d'un très beau roman, *Ondine*. Vous y verrez, dit-il, qu'une femme dans la vie de l'homme, c'est quelque chose à quoi il croit. Il croit qu'il y a une, quelques fois deux ou trois, et c'est bien là l'intéressant, il ne peut pas croire qu'à une, il croit à une espèce, dans le genre des sylphes ou des ondins. Qu'est-ce que c'est que croire aux sylphes ou aux ondins ? Je vous fais remarquer qu'on dit croire à et que la langue française y ajoute même ce renforcement – y croire, croire là. Y croire ? Qu'est-ce que cela veut dire. Sinon croire à des êtres qui peuvent vous dire quelque chose. Je vous demande de me trouver une exception à cette définition [...]. Quiconque vient nous présenter un symptôme y croit ».

Vous noterez qu'il s'agit d'une fonction relative à la croyance et donc au savoir. Une analyse ne peut pas s'engager sans cette

croyance qui porte à croire que le symptôme peut parler, que l'analyse peut, et même doit, pouvoir faire parler.

Cette nouvelle approche du symptôme conduit Lacan à poser le nom du père comme un équivalent du symptôme, et, du coup, c'est l'approche de la psychose qui se trouve renouvelée. Il l'évoque à la suite de son passage sur *Ondine* : « La différence est pourtant manifeste entre *y croire*, au symptôme, ou le croire. C'est ce qui fait la différence entre la névrose et la psychose. Dans la psychose, les voix, non seulement le sujet *y croit*, mais il les croit. Tout est là, dans cette limite. »

Limite ténue puisque le névrosé n'échappe pas tout à fait à la folie. Si l'homme ordinaire *y croit*, à cet être d'un genre particulier qu'est une femme, la chose se corse dès l'instant où il se met à *la croire*, à croire ce qu'elle lui dit. C'est qu'il est tombé dans cet état de folie qu'on appelle l'amour, mais qui ne fait pas pour autant de lui un psychotique.

Définir le symptôme à partir de *y croire* et *le croire*, le symptôme, porte inéluctablement à la question du rapport à l'Autre sous l'aspect du nom du père et de Dieu. Je voudrais évoquer une autre leçon de ce séminaire « RSI » pour vous montrer que les préoccupations de Lacan au départ de *L'Éthique de la psychanalyse* sont toujours vivaces. Dans *L'Éthique...*, il évoque l'impuissance de la psychanalyse à inventer une nouvelle perversion. Quinze ans plus tard, la fonction nouvellement élucidée du symptôme dans sa parenté avec le nom du père désespère Lacan. Il désespère que l'on ne parvienne pas à « inventer quelque chose de moins stéréotypé que la perversion. C'est même la seule raison pourquoi je m'intéresse à la psychanalyse <sup>5</sup> ». Il faut l'entendre comme le vœu de parvenir à inventer une autre version du non-rapport sexuel que celle qui est versée au compte de l'Autre.

### **S'aimer dans l'Autre**

Dans le droit fil de son analyse de l'amour courtois qui situe la femme dans la position de « l'Autre et de l'objet <sup>6</sup> », Lacan confirme avec force cette idée que l'homme, plus que la femme, s'aime dans

5. J. Lacan, Séminaire « RSI », inédit, leçon du 8 avril 1975.

6. J. Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse*, op. cit., p. 193.

l'Autre. Il soutient cette thèse dans le séminaire *Encore*, ce qui ne va pas sans poser de difficultés.

1. Dans la leçon du 13 mars 1973, intitulée « Une lettre d'amour », avec un accent circonflexe sur le « a », Lacan s'amuse à jouer de *lalangue* entre amour et âme pour avancer que, dans l'amour, ce qui est visé n'est pas tant l'autre que le cœur de soi-même, son âme. D'où son verdict que l'homme, comme sujet du désir, vise son âme dans l'Autre de l'amour. C'est en parlant des femmes qu'il invente encore ce néologisme, parce qu'elles aussi, comme les hommes, sont « amoureuses » : « Elles se *mément* dans l'Autre <sup>7</sup>. » En fait, Lacan ne parle pas vraiment des femmes mais des femmes qui font l'homme, c'est-à-dire des hystériques femmes. Je reprends plus largement la citation : « [...] – leur étant dès lors difficile de ne pas sentir l'impasse qui consiste à ce qu'elles se *mément* dans l'Autre, car enfin il n'y a pas besoin de se savoir Autre pour en être. Pour que l'âme trouve à être, on l'en différencie, elle, la femme, et ça d'origine. On la dit-femme, on la diffâme ». Ce que je lis : quoi- qu'elle puisse être quand même Autre, sans le savoir, elle peut comme l'homme aimer son âme dans l'Autre. Mais pour elle ce sera une impasse, car son être, c'est le ravalement de la vie amoureuse qui le lui décerne. La femme est un dit de l'homme, voire une injure ! Cela pour poser le premier point de mon détour par le séminaire *Encore* : les verbes *s'aimer* dans l'Autre et *se mêmer* dans l'Autre concernent la position du sujet parlant § et laissent entièrement dans l'ombre le *Que désire la femme ?*

2. L'âme, au sens de l'être du sujet, trouve un leurre dans l'objet *a*. Concernant la vraie nature de cet objet, voici un autre propos de la même leçon : « Si je l'ai tout à l'heure qualifié de semblant d'être, c'est parce qu'il semble nous donner le support de l'être <sup>8</sup>. » Il ne fait qu'illusion, mais illusion tenace.

3. Le véritable partenaire de l'homme est l'Autre avec un grand A. Toujours dans la même lettre d'*amour*, voici, par exemple : « Il ne lui est donné d'atteindre son partenaire sexuel, qui est l'Autre, que par l'intermédiaire de ceci qui est la cause de son désir <sup>9</sup>. » Il est clair

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 79.

8. *Ibid.*, p. 87.

9. *Ibid.*, p. 75.

pour Lacan que l'homme n'atteint l'Autre que parce qu'il est poussé par l'objet *a*, cause du désir. Vous retrouvez l'écriture du fantasme ( $\$ \diamond a$ ), cette lunette qui donne au sujet le cadre de la réalité. C'est non pas l'Autre qu'il voit mais seulement ce que lui fait voir sa lunette dans un champ de vision réduit. Lacan va même jusqu'à conclure son séminaire sur le fait que, pour l'homme, « l'Autre se réduit à l'objet *a* <sup>10</sup> ».

Le nouage de ces trois termes, le sujet, l'Autre et l'objet, révèle la nature narcissique de l'amour liée au fantasme. Le sujet se même, s'*âime* dans l'Autre qu'il réduit en objet *a* comme semblant d'âme – voir la très belle nouvelle d'Alessandro Baricco, *Soie* <sup>11</sup>.

### **Vers le sinthome**

Durant l'année du séminaire *Le Sinthome* (1975-1976), la fonction du symptôme comme suppléance au non-rapport sexuel est encore accentuée et modifie le lien à l'Autre. À partir du nœud borroméen, le rond du symbolique se dédouble en S et  $\Sigma$  (symptôme) comme quatrième terme qui rend compte de la réalité psychique assurée par le complexe d'Œdipe chez Freud.

La nouvelle fonction de nouage attribuée au symptôme réordonne la structure du rapport du sujet à l'Autre. C'est une question plus qu'une affirmation, mais il semble que la fonction du symptôme ouvre à un autre type de perversion que celle versée au compte du père : une sintho-version. Le partenaire du sujet n'est plus l'Autre qui, dans le cadre de la père-version, n'est que le support de l'objet *a*, mais il devient le symptôme nodal lui-même. Le symptôme de fin de cure permet au sujet de ne plus seulement miser sur l'objet *a* via l'Autre.

Michel Bousseyroux l'a rigoureusement développé dans son cours l'an passé <sup>12</sup> : dans la névrose – et plus particulièrement dans la psychose que je laisse hors de mon propos –, le sujet prétend que c'est l'Autre qui jouit... à ses dépens, bien sûr. Au terme d'une cure, parvenir à reconnaître dans le symptôme l'irréductible jouissance du

10. *Ibid.*, p. 131.

11. A. Baricco, *Soie*, Paris, Albin Michel, 1997.

12. M. Bousseyroux, *Clinique des psychoses, théorie de la psychanalyse*, publication de l'association L'En-je lacanien, 2005.

mensuel 13

*parlêtre* ne peut aller sans un divorce certain d'avec l'Autre et sa prétendue jouissance. Lacan ne termine-t-il pas ses conférences aux États-Unis en affirmant ceci : « La seule chose qui me semble substantifier l'âme est le symptôme <sup>13</sup> », et non plus l'objet *a*, comme il l'avait tant répété auparavant !

13. J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines » (2 décembre 1975), *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Le Seuil, 1976, p. 60.